

Conrado Ramos, *Brésil*

**Singularité et « université »
des fins et des conséquences
Le défi des AE**

De tous les tours étourdis qu'un passant peut donner, nous pouvons lire et entendre des témoignages d'AE qui vont dans deux directions : ceux qui d'une manière nécessairement singulière mais toujours contingente transmettent un tour non compté, et ceux qui, selon moi, pour une raison structurale universalisent le tour en plus, en essayant de le rendre comptable par des moyens tels que la rencontre de la lettre avec le propre symptôme ou des idées comme l'accès au réel, moyens et idées qui ne devraient pas servir à cela.

Permettez-moi une petite digression sur la fonction de l'énigme pour Lacan. Je comprends que l'énigme en tant que structure de l'interprétation – un savoir comme vérité – a comme fonction un mi-dire, et c'est un mi-dire justement parce qu'un dit supprimerait le suspens de la vérité que l'énigme sustente. Dans le mi-dire, la vérité est en suspens. Le dit comme sens ultime élimine la suspension de la vérité qui n'est rien d'autre que la castration, autrement dit, il n'y a pas de rapport sexuel. D'un dit, en tant qu'il est une proposition, on peut le dire Vrai ou Faux. Mais d'une énigme ? C'est pour cela qu'une interprétation qui fonctionne comme sens supprime le suspens de la vérité, c'est-à-dire répond plus par le non-savoir de la castration que par la voie de la transmission de la castration. L'interprétation de l'analyste en tant qu'énigme repose sur le suspens de la vérité car elle vise le trou du savoir, l'énonciation, et non le sens et l'énoncé.

On ne peut pas répondre à une énigme par la voie de l'énoncé, car il ne s'agit pas d'une réponse logique du type V ou F, mais d'une réponse éthique. Ce n'est pas une réponse que l'on trouve, à laquelle on a accès, c'est une réponse qui se fait, ce qui caractérise sa valeur d'acte face à l'indécidable du sens.

Comme dit Lacan sur Œdipe dans *L'Éthique de la psychanalyse* : « Alors qu'à la fin, il lui arrive ceci, non pas que les écailles lui tombent des yeux, mais que les yeux lui tombent comme des écailles ¹. » La réponse à une énigme peut donc être pensée autant dans la dimension du *sicut palea* (« les yeux lui tombent ») que par la supposée rencontre de la bonne réponse (« que les écailles lui tombent des yeux »). Mais le problème est que la supposition d'une bonne réponse est du même ordre que le doute attribué par Pascal à ceux qui ne parient pas en Dieu parce qu'ils n'ont pas la foi, sans se rendre compte que c'est justement le pari qui fonde la foi, ce qui donne au pari sa dimension d'acte.

Aussi, il nous revient de nous demander : la réponse par la rencontre de la bonne réponse est-elle une réponse ? Je dis non, selon ce que j'entends comme psychanalyse. Rappelons ce que Lacan dit dans *Le Sinthome* : « N'est vrai que ce qui a un sens. Quelle est la relation du réel au vrai ? Le vrai sur le réel, si je puis m'exprimer ainsi, c'est que le réel [...] n'a aucun sens ². » C'est pourquoi je pense que l'on ne peut pas résoudre le suspens d'un savoir à la place de la vérité sans invoquer le sens. Cependant, « il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente ³ ».

Comment peut-on alors rencontrer la lettre de son symptôme ? Colette Soler écrit ceci à propos de la lettre du symptôme : « Elle est impliquée par les effets incalculables de *lalangue* d'où résulte que tout ce qui s'en dirait de cette lettre est "élucubration" ⁴. » L'énigme serait-elle alors un énoncé que le réel recélerait ? Est-ce la lettre qui était là en souffrance et qui a été enfin rencontrée grâce à une analyse qui a accédé au réel ? S'agirait-il alors d'amener l'inconscient à la conscience ? L'analyse serait-elle une *Aufklärung*, un dispositif d'illumination ? Ce n'est pas ainsi que nous nous orientons.

Dans la leçon du 15 mars 1977 du *Séminaire XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, Lacan dit que le symptôme est réel, et que c'est même la seule chose qui soit vraiment réelle, mais que cela veut dire que le symptôme a un sens, qu'il conserve un sens dans

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 114.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 112.

3. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 567.

4. C. Soler, « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? », *Wunsch*, Bulletin international de l'EPFCL, n° 8, mars 2010, p. 22.

le réel. C'est pour cette raison qu'une analyse peut, si elle a de la chance, intervenir symboliquement pour dissoudre le réel.

Cela nous permet de nous demander si la lettre ne répondait pas de ce qui peut se dissoudre du sens dans le réel, en raison du symbolique dans le réel, à savoir : une lettre dans le réel du symptôme ; une lettre événement de corps (contingence, donc) à laquelle peut s'attacher un affect qui est énigmatiquement réel.

Logiquement, une lettre dans le symptôme (ou pour le symptôme) implique la contingence : une lettre est possible ; alors que la lettre du symptôme nous renvoie au nécessaire : c'est celle-là et pas une autre.

Ontologiquement, une lettre dans le symptôme (ou pour le symptôme) ouvre la dimension de l'artifice, du mensonge qu'il faut dire pour faire passer une vérité ; alors que la lettre du symptôme se ferme sur un présumé naturalisant, substance préalable réifiée comme un caillou rénal qu'il faudrait expulser.

Sémiotiquement, peut-être, il conviendrait de penser la lettre comme *Bedeutung* (référence) et non comme *Sinn* (sens) du symptôme.

Topologiquement, la lettre avère le trou du savoir en faisant le bord par lequel le symptôme peut faire écho dans le corps – ceci est différent de prendre la lettre comme équivalent du symptôme. La lettre n'est pas le symptôme, mais peut servir de point fixe pour le symptôme.

Concernant les conséquences de ce que j'ai présenté plus haut, je souligne l'importance clinique d'une conception topologique du *parlêtre* comme une manière d'éviter la prégnance d'une structure consistante dans l'abord du trou du savoir par la voie linguistique, c'est-à-dire de l'opposition entre la signification et le manque de sens. La topologie, tout comme la mathématique, nous permet de penser à une structure de l'inconsistance (que depuis Newton da Costa nous pouvons appeler paraconsistante), c'est-à-dire à une structure réelle. Mais le langage ne nous le permet pas car il est emprisonné dans la structure du symbolique. Des conceptions différentes de la structure produisent des conséquences cliniques différentes, comme en donne l'exemple la différence entre l'idée d'accéder au réel pour y trouver la lettre du symptôme (comme une structure consistante d'éléments donnés au préalable) et intervenir dans le réel symboliquement pour

y dissoudre un sens dans le symptôme (comme une structure inconsistante et ouverte à la contingence).

On peut peut-être comprendre que l'insupportable du non-accès du Un produit dans l'analyse à la vérité, au savoir comme vérité de l'énigme ($S_2 // \Downarrow S_1$), fasse virer le discours du psychanalyste, c'est-à-dire conduite à la position du propre Un comme vérité qui pourrait supporter un savoir : S_2/S_1 . C'est là le risque de donner au Un une universalité et faire du discours universitaire le sens qui manquait au discours analytique.

Ne serait-ce pas cela le lien structurel des difficultés que rencontrent les passants et les AE dans ce passage entre l'expérience du réel et sa transmission possible ? Alors que certains n'arrivent pas à donner l'écho de la transmission du réel, d'autres semblent tomber dans la transmission universitaire qui systématise tout l'inconscient (S_2) et construisent un monde sur la fausse consistance de « la lettre de mon symptôme » pris comme point d'Archimède.

L'audace de transmettre l'expérience du réel, quand elle s'en remet au sens, ravale à l'universalité. L'implication nécessaire de cette audace est que l'on puisse seulement sédimenter – avec beaucoup de travail – quelques petits cailloux – sur lesquels on ne peut appuyer aucun levier.

Mais alors, où peut-on localiser topologiquement un point fixe ?

Dans *Télévision*, Lacan nous rappelle que les signifiants de *lalangue* sont des purs chiffres (de l'arabe *sifr*, « zéro »), ce qui veut dire qu'ils n'ont aucun sens, mais aussi que tout le sens possible est produit par eux. Que la lettre de symptôme puisse *faire sens*, c'est justement parce que, si le symptôme est la réponse du *parlêtre* à la forclusion radicale du rapport sexuel, la lettre n'a aucun sens. Elle est une formation de l'inconscient, une production spéciale de l'analyse grâce à laquelle on vérifie le vide du sens, le trou du savoir. Elle n'est pas le sens occulte qui était là en attente de la fin de l'analyse. Elle n'est pas le réel.

Si nous prenons comme exemple le *Poordjeli* de Leclair, que nous le situons dans ce que nous appelons l'inconscient symbolique, il est évident qu'il va se révéler comme la condensation maximale de tous les sens d'une vie. N'est-il pas le vrai ? Or le vrai est du côté du sens. Mais la vérité est menteuse et un *Poordjeli*, donc – et à sa place

cela pourrait être tout un système de pensée –, n'est qu'une élucubration de *lalangue*.

Que le délire généralisé que chacun construit pour soi comme suppléance à la forclusion du rapport sexuel vienne se loger dans un seul mot ne le rend pas pour autant moins délirant. Cependant, si nous situons *Poordjeli* dans ce qu'on appelle l'inconscient réel, alors seulement nous allons rencontrer ce que Lacan dit au sujet du vrai sur le réel : le vrai sur le réel, c'est que le réel n'a aucun sens.

De cette manière, prendre *Poordjeli* comme une condensation de sens reviendrait à retourner le tore symbolique sur les deux autres, enveloppant l'imaginaire et le réel. À ce propos, Lacan dit dans sa leçon du 14 décembre 1976 du *Séminaire XXIV* : « Le fait que l'Imaginaire et le Réel soient tout entiers en somme inclus dans quelque chose qui est issu de la pratique de la psychanalyse elle-même, est quelque chose qui fait question. Il y a quand même là un problème. [...] C'est bien pourquoi Freud insistait pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches, c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici comme étant ce qui restaure le nœud borroméen dans sa forme originale. »

Il suffit de prendre *Poordjeli* par le biais du réel pour que nous puissions entendre le réel comme un trou qui crache des Uns, c'est-à-dire des noms purement dénotatifs, non connotatifs. Le *Poordejeli*, pris ici comme exemple est réversible, c'est-à-dire qu'il a des fonctions tant sur le versant symbolique que sur le versant symptôme, et non parce qu'il est symptôme. Il a la fonction de phallus réel, c'est-à-dire qu'il indique un sens énigmatique dans le réel, qu'une analyse peut nouer, avec un peu de chance, grâce à une intervention symbolique et par cela dissoudre le symptôme.

Tout déchiffrement doit se résumer donc au chiffre. Comme le dit Lacan dans « La troisième », c'est le seul exorcisme dont est capable la psychanalyse. Que le symptôme soit ce qui ne cesse de s'écrire du réel peut néanmoins être apprivoisé jusqu'au point où le langage puisse en faire une équivoque. Cela permet de gagner du terrain sur le symptôme, même s'il n'en vient pas à se réduire à une jouissance phallique.

Du côté du symbolique, *Poordjeli* peut être une transfusion de jouissance du réel au symbolique (ce qui caractérise la fonction du

phallus) – n'oublions pas que le réel dans le symbolique, c'est l'angoisse⁵. Mais là il se rapproche de ce que nous appelons noms du père et, comme le dit Luis Izcovich, l'angoisse, c'est disposer du nom du père sans se servir de lui. Du côté du symbolique, un *Poordjeli* sert donc à nommer le désir de l'Autre et à vider le réel dans le symbolique.

De là le risque d'une préférence donnée au vrai, et c'est là que Lacan nous avertit que la psychanalyse, « c'est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse. À la dérive, voilà où est le vrai quand il s'agit de réel⁶ ». Pour cela, il faut aller au-delà du père, c'est-à-dire ramener la production d'un *Poordjeli* sur le versant du symptôme, qui est la seule chose vraiment réelle.

Si un *Poordjeli* peut être le phallus réel, c'est à lui que revient la fonction de vérifier le trou, c'est-à-dire de nouer deux consistances qui sans cela resteraient dénouées : le symbolique et le symptôme. D'où la confusion clinique que génère en principe sa réversibilité. Mais il faut noter que c'est seulement parce qu'un *Poordjeli* peut être dans ce nœud ainsi constitué en droite infinie que le trou peut se vérifier. Le trou n'est pas ontologiquement antérieur au crachat ; c'est le crachat du trou qui génère l'élément propre qui fait le trou et avec lequel le trou se vérifie. Un *Poordjeli* peut donc être le support matériel du trou, car le trou est ce qui fait une droite infinie dans l'espace.

Que crache le trou ? Des droites infinies, des noms, des *Poordjelis*. Que faire de ces éléments ? Un point d'Archimède ou une droite infinie ? Il y a dans les deux possibilités le support d'une fixité, alors que l'une sert comme levier pour soulever le monde, l'autre attache un bord ; si l'une enveloppe, l'autre noue. Ce qu'il faudrait, ce serait de pouvoir extraire des témoignages d'AE un enseignement sur la réversibilité torique des *Poordjelis* et de leurs effets respectifs d'identification.

Traduction : Dominique Fingermann.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 15 mars 1977.

6. *Ibid.*, leçon du 14 décembre 1976.